

Le gouvernement a reçu la nouvelle de l'entrée de Lazerna à Irun.

Madrid, 12.—Le général Lazerna a ordonné à Irun l'arrestation d'un certain nombre d'incendiaires et les a envoyés pour leur procès à une Cour Martiale.

Bayonne, 13.—Les Carlistes ont concentré leurs forces dans la province de Navarre entre les villes de Neros et Lecas.

Les troupes républicaines marchent sur eux.

Madrid, 13.—Les chefs rebelles Sabellas, Tristany et Mirio sont entrés dans la province de Barcelone.

Le capitaine général de Barcelone avec un corps de troupes s'est embarqué à Rosas, province de Geronu, dans le but de fortifier Ampurino et autres endroits dans le voisinage, qui sont exposés aux attaques des Carlistes.

Paris, 13.—Des dépêches des quartiers-généraux de Don Carlos prétendent que les troupes assiégeant Irun ont retraité dans un ordre parfait.

Hendaye, 13.—Une grosse bordée de neige a couvert les montagnes autour d'Irun et a augmenté le spectacle sinistre.

Les républicains ont chassé les habitants de leurs demeures, qui ont été brûlées.

Toute la contrée environnante est remplie de femmes et d'enfants sans abri, exposés à la rigueur du temps.

Le général Loma garde le triangle formé par Irun et San Sébastien. Il a engagé un combat très-rude en allant d'Iclassa à Estella.

Les Carlistes ne sont pas découragés; ils occupent encore de fortes positions.

Les Carlistes reparaissent en petits détachements.

Le correspondant du *Daily News* rapporte que le mécontentement était grand chez les républicains parce que la victoire devant Irun a été rendue inutile par la retraite des troupes républicaines, qui ont quitté la ville aussitôt après la bataille.

L'ENVOÛTEMENT

III

(Suite.)

Le malheureux président se tordit dans une effroyable crise nerveuse à laquelle succéda une prostration complète. Ses fils le soutinrent, l'assit dans un grand fauteuil et lui fit respirer des sels.

Au bout de quelques minutes, M. d'Oncières revint à lui et ouvrit les yeux.

—Mon père, lui demanda le substitut, ne vous connaissez-vous pas quelque ennemi?

Et comme le président tardait à répondre, il ajouta de lui-même dans un certain désordre d'esprit :

—Ce Jean-Pierre, par exemple, qui a été condamné.

—Oh! fit le président, ceux qui sont morts sont bien morts. Ce ne sont pas ceux-là qui me tourmentent. Non, celle qui s'acharne contre moi est vivante encore, et elle me tuera.

—Qui est-ce donc?

—C'est Guilda, celle qu'on appelle la sorcière. Au moment où je souffre tant, c'est elle que je vois pleine d'imprécations et dirigeant contre moi sa vengeance.

—Bah! fit le jeune magistrat, qui ne crut plus qu'à une hallucination chez son père, s'il ne s'agit que de cette femme-là, je vous en débarrasserai bientôt. Et dès demain vous irez mieux, je vous le promets.

Toute la journée du lendemain, il eut pour son père de petits gestes d'encouragement et d'espoir. Le président, dont l'intelligence était affaibli, souriait à son fils et se trouvait plus valide. Le substitut en tirait un bon augure. A vrai dire, il n'admettait pas que Guilda pût être pour quelque chose dans la maladie du président. Puis une sorcière n'effraie pas un jeune magistrat qui débute avec une confiance absolue et naïve dans le respect dû à la loi et dans sa propre importance. En supposant que la bohémienne se livrât, ce qui était possible, à quelques jongleries, il l'intimiderait aisément, l'amènerait à M. d'Oncières, et celui-ci serait vite et radicalement guéri quand il verrait humble et soumise en sa présence celle qu'il considérait comme une formidable ennemie.

Le soir, vers dix heures, le jeune homme s'achemina vers le logis de Guilda. La nuit était belle, mais sombre et silencieuse, et le murmure des eaux de la Seine se mêlait seul au bruissement de l'air dans les arbres.

Tout en marchant, Alfred d'Oncières se défendait mal de certaines idées superstitieuses. Il se rappelait, malgré lui, les récits fantastiques qui bercent souvent notre enfance, et dont les lointaines impressions se réveillent et grandissent parfois tout d'un coup dans la solitude. Aussi, au lieu de frapper à la masure de Guilda, il appliqua d'abord son oeil à la fente du volet. Cette fente, élargie et dégradée par la pluie, laissait passer un large rayon de lumière. Il ne vit Guilda que de dos, tournée vers un angle de la salle, les mains tour à tour jointes et étendues, et le corps agité de frissons. Elle parlait ou priait.

Après l'avoir observée quelques instants sans pouvoir se rendre compte de ce qu'elle faisait, le jeune homme frappa plusieurs coups à la porte. Ne recevant pas de réponse, il leva le loquet et entra. Depuis que la pauvre femme n'était plus que Guilda la sorcière, elle se savait assez protégée par la crainte qu'elle inspirait et ne s'enfermait plus. Elle ne bougea point, et ne parut pas s'apercevoir de la présence d'un étranger.

Guilda était en effet accroupie devant un escabeau sur lequel se dressait, haute environ d'un pied, une figurine en terre glaise grossièrement modelée. Le jeune homme regarda cette figure, et ne put se tromper à la ressemblance fruste, mais gauchement réelle, qu'elle avait avec le président. L'œuvre, pour ainsi dire pétrie sous des doigts haineux et crispés, avait un aspect bizarre, tourmenté, douloureux. C'était bien le président d'Oncières, maigre, voûté, dont les traits empruntaient à la terre verdâtre une apparence horriblement naïve de terreur hébétée et vertigineuse. Une longue épingle à tricoter était fichée dans la poitrine à l'endroit du cœur et s'y tenait horizontale.

Guilda, dont les incantations étaient une sorte de mélodie plaintive alternée de sons gutturaux, ne quittait

point des yeux la figurine, vers laquelle elle s'élançait par bonds et qu'elle couvrait de ses regards ardents et de ses gestes de menace. A la fin, elle se souleva sur ses genoux, et, saisissant l'épingle de sa main droite, elle l'enfonça d'un millimètre peut-être dans la poitrine du président par un mouvement d'une précision instantanée et parfaite; puis elle-même raidit ses membres, et avec un long soupir de souffrance et de joie tomba inanimée sur le sol.

Alfred d'Oncières avait suivi cette scène avec une stupeur voisine de l'effroi.

—Ah! du moins, s'écria-t-il, si elle le frappe, elle est aussi frappée.

Il eût voulu l'interroger, mais il la secoua inutilement, il ne tenait dans ses bras qu'un corps inerte. Alors il sortit en proie à une anxiété profonde, à ce trouble de l'âme et des sens que cause l'obsession du mauvais rêve. Il ne pouvait douter de ce qu'il avait vu. Il avait assisté à cette criminelle opération des sorciers d'autrefois qu'on appelait l'envoûtement, et qui déterminait à distance et dans un temps régulier la mort de la victime. Certes, à l'envisager en lui-même, ce meurtre entrepris sur une image n'était qu'une jonglerie puérile; mais les effets qu'il avait pu constater n'en étaient pas moins réels et terribles. Que faire? Telle était la question que le jeune magistrat se posait. Il pouvait faire jeter cette femme, comme tireuse de carte, dans un dépôt de mendicité. Il est vrai qu'elle parlerait, qu'on ajouterait peut-être foi à ses paroles, et que cette histoire d'envoûtement courrait la ville.

Un président envoûté en plein dix-neuvième siècle, c'était à la fois ridicule et honteux. Le substitut en sentait le rouge lui monter au front. Il avait emporté avec lui la fatale statuette, et tâchait de l'échauffer dans ses mains pour lui enlever toute forme reconnaissable; mais la terre glaise avait séché, résistait, et se brisait sous ses doigts. Il en jeta alors les morceaux ça et là dans la Seine avec une secrète horreur.

Bien que le grand air l'eût un peu remué, il avait à peine conscience de ses actes. Loin d'être en état de s'arrêter à un parti, il eût lui-même besoin d'être conseillé. Machinalement il avait repris le chemin de la ville et de l'hôtel. Il aperçut de la lumière aux fenêtres de son père et monta chez le président. Celui-ci, renversé dans son fauteuil, paraissait sorti d'une crise violente. Il se dressa sur ses pieds en voyant son fils, et le jeune homme demeura une minute interdit et tremblant. Il trouvait au président une ressemblance sinistre avec la figure de terre glaise.

—Eh bien! lui dit M. d'Oncières, ta visite a été inutile, car j'ai souffert ce soir encore plus que les autres jours.

Alfred n'osa point raconter ce dont il avait été témoin.

—Il faut prendre sur vous, mon père, et vous soigner, répondit-il d'un ton grave.

—Ah! tu vois donc bien, répliqua le président, que je suis malade, qu'on me poursuit, et que je n'ai point tort dans mon épouvante.

Il s'approcha de son fils.

—Cette femme avait-elle l'air bien méchant? fit-il avec angoisse. C'est que je sens qu'elle m'enfonçait à petits coups un fer dans la poitrine, et qu'elle peut me tuer quand elle le voudra. Tiens, tu le crois comme moi, car tu es plus livide que je ne le suis. Quelle puissance infernale a-t-elle donc? dit l'infortuné vieillard en levant par un geste de prière ses deux mains vers le ciel.

—Va, s'écria le jeune homme, je te délivrerai d'elle.

Il s'élança hors de l'appartement et courut dans la direction du logis de Guilda. Il n'était plus maître de lui, car il songeait, s'il ne pouvait avoir raison de la sorcière, à lui tordre le cou. Comme il marchait rapidement le long de la Seine, il entendit le pas d'un cheval. C'était le docteur Imbert, un jeune médecin de campagne récemment établi à Brémont, qui revenait de visiter un malade dans un village voisin.

—Ah! docteur, s'écria le substitut en se pressant contre le montoir et en saisissant les mains d'Imbert, c'est Dieu qui vous envoie! Vous êtes un homme d'honneur. Vous ne répétez point mes paroles. Vous allez m'expliquer ce qui se passe. Je deviens fou!

Et sans lui laisser le temps de placer un mot, il raconta au médecin la maladie de son père et les événements de soirée.

Le docteur avait mis pied à terre et attaché son cheval à un arbre. Il donnait le bras au substitut et se promenait avec lui sur le chemin de halage. Il l'écoutait d'ailleurs avec une attention intelligente et curieuse, car il avait remarqué un des premiers l'altération de la santé du président, et n'avait pas été loin de l'attribuer à l'influence occulte de Guilda, dont il connaissait l'histoire et le genre de vie.

Alfred d'Oncières, tout en parlant s'était un peu calmé.

—Mon cher monsieur, lui dit le docteur, si extraordinaire que tout ceci puisse être, c'est fort simple. Vous venez de voir par vous-même ce qu'était l'envoûtement, ce qu'il est encore aujourd'hui, puisque la tradition, ce que je n'eusse pas cru, s'en est conservée. L'envoûtement n'était qu'une image matérielle de l'hostilité cèlebrale et systématique dont le sorcier poursuivait sa victime. Les sorciers étaient tous des gens éminemment nerveux. Avant d'entrer en crise, ils avaient la ferme volonté d'attaquer leur ennemi. Alors leur cerveau, obéissant, bien qu'il ne fût pas contrôlé par l'intelligence, à la direction qu'elle lui avait imprimée, et qui subsistait plus ou moins longtemps, agissait, comme un instrument de mort, par de violentes émissions du fluide qui lui est propre. Au bout de plusieurs crises, autrement dit de plusieurs tortures infligées à la personne contre laquelle ils s'acharnaient, surtout si cette personne, sachant ce qui se machinait contre elle, avait le système nerveux surexcité et prédisposé à l'envahissement du fluide, ils atteignaient leur but. Dans le cas qui nous occupe, la sorcière physiquement exaltée par la haine, c'est Guilda; sa victime à l'organisation tout à la fois ébranlée et affaiblie, c'est votre père.

—Oui, c'est possible, dit Alfred rêveur; mais en somme que pensez-vous de tout cela?

—Je pense que votre père est sérieusement malade

—Qu'y a-t-il à faire?

—Allons voir cette femme.

Guilda n'était plus en crise; elle était étendue sur son lit.

Elle ne témoigna aucune émotion en apercevant les deux visiteurs. Elle s'accouda seulement et les regarda.

—Vous me connaissez, fit doucement le médecin, et monsieur est le fils du président. Vous passez pour sorcière, et vous vous livrez contre le président à de coupables pratiques.

—Je le sais. Je veux le tuer, et je le tuerai.

—Prenez garde, dit le substitut. Vous avez la justice à redouter.

—Ne vous mêlez point de mes haines, et prenez garde vous-même.

Elle eut un tel accent et un tel regard que le jeune homme en frissonna; mais la colère le saisit aussi. Il fit un pas en avant.

—Misérable! s'écria-t-il.

Le docteur l'arrêta.

—Vous vous tuez, dit-il à Guilda.

Elle fit un geste d'orgueilleuse insouciance.

—Vous ne voulez pas, dit encore le docteur, renoncer à vos opérations criminelles?

—Non, dit-elle.

Et elle se tourna du côté de la ruelle.

On n'en tira plus rien.

En vain le docteur et le jeune d'Oncières la supplièrent et la menacèrent. Ils allèrent jusqu'à la saisir par ses vêtements, mais elle poussa comme un rugissement, et se couvrant le visage de ses deux poings fermés, elle se blottit étroitement contre le mur.

—Sortons, fit le docteur. Monsieur, continua-t-il quand ils furent dehors, il faut, dès le point du jour, faire transporter cette femme à la maison d'aliénés du département. Je vais signer le certificat nécessaire pour qu'elle y soit admise. Je m'arrête à cette solution, et j'agis selon ma conscience. Cette malheureuse n'est peut-être pas absolument folle, mais elle est sous le coup d'une idée fixe aussi dangereuse pour elle-même que pour d'autres. On ne la soignera qu'en la dépayasant. Peut-être aussi la funeste influence qu'elle exerce sur votre père s'amoin-dra-t-elle à distance.

L'enlèvement de Guilda s'exécuta quelques heures plus tard, rapidement et sans bruit.

Le président, à qui son fils s'empressa de l'apprendre, en éprouva d'abord un mieux sensible. Ce mieux ne devait pas se soutenir.

Après quelques jours, les symptômes d'agitation nerveuse, d'hallucination et de délire reparurent avec une intensité extrême. Guilda, bien qu'absente, ressaisissait sa proie. Le jeune d'Oncières courut chez le médecin.

—Cela ne m'étonne pas, lui dit Imbert. J'ai prié le médecin de l'hospice de me tenir au courant de l'état de cette femme, il m'a écrit que les crises, hésitantes au début, s'accusaient aujourd'hui avec un excès de caractère de concentration et d'énergie hostile. Néanmoins elle en sort chaque fois plus déaillante et plus exténuée. C'est véritablement un duel à mort entre elle et le président. Il faut que votre père puisse résister quelque temps encore. Si elle meurt avant lui, il est sauvé.

Le surlendemain au soir, le substitut alla en toute hâte chercher le docteur. Le président était à l'agonie.

Quand les jeunes gens entrèrent, M. d'Oncières, debout avec une horrible expression de visage, battait l'air de ses deux mains comme pour conjurer une apparition ou détourner un coup mortel. Au moment où Alfred et Imbert s'élançaient vers lui, il tomba mort la face contre terre.

Le Dr. Imbert attribua cette fin subite à la rupture d'un anévrysme. La nouvelle s'en répandit promptement par la ville, où elle causa des regrets, et donna lieu à de nombreux commentaires.

Au matin, Alfred d'Oncières reconduisit le Dr. Imbert, qui avait tenu à passer avec lui la nuit entière auprès du président. Il prenait congé du médecin quand on remit à celui-ci une dépêche télégraphique de l'hospice des aliénés. Il l'ouvrit et lut tout haut :

« La folle Guilda est morte d'épuisement hier au soir à onze heures et demie, après une dernière crise prolongée. Elle a soupiré et dit : « Je t'ai vengé ! » »

Ainsi Guilda avait succombé une demi-heure après le président.

Le médecin et le substitut se regardèrent.

—Ah! c'était fatal, dit Alfred d'Oncières.

—Il y a peut-être, répondit le docteur, de mystérieuses vengeances qui ne tombent pas sous l'accusation de la justice, que la science n'explique qu'à demi, mais que Dieu permet.

FIN.

Le Dr. X. renvoie hier matin sa domestique, coupable de faire dauser avec trop d'ardeur l'anse du panier.

—Je sors, lui dit-il, au bout d'un instant, que je ne vous retrouve pas ici quand je rentrerai.

Le docteur parti, on sonne, la domestique va ouvrir :

—Le docteur X., s'il vous plaît?

—Il n'y est pas.

—Savez-vous où je le trouverai?

—Il est allé finir un malade.

La fête de charité organisée et présidée par Mme la duchesse de Fitz-James, au pavillon de Luciennes, a produit la somme de 6,000 francs.

M. le comte de Paris est parti hier soir pour Eu, d'où il repartira le 4 novembre pour venir passer l'hiver à Paris et à Chantilly.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'une ligne chaque.

NAISSANCE.

En cette ville, le 15 du courant, la dame de F. X. Thériault, Agent et Collecteur de L'OPINION PUBLIQUE, un fils.